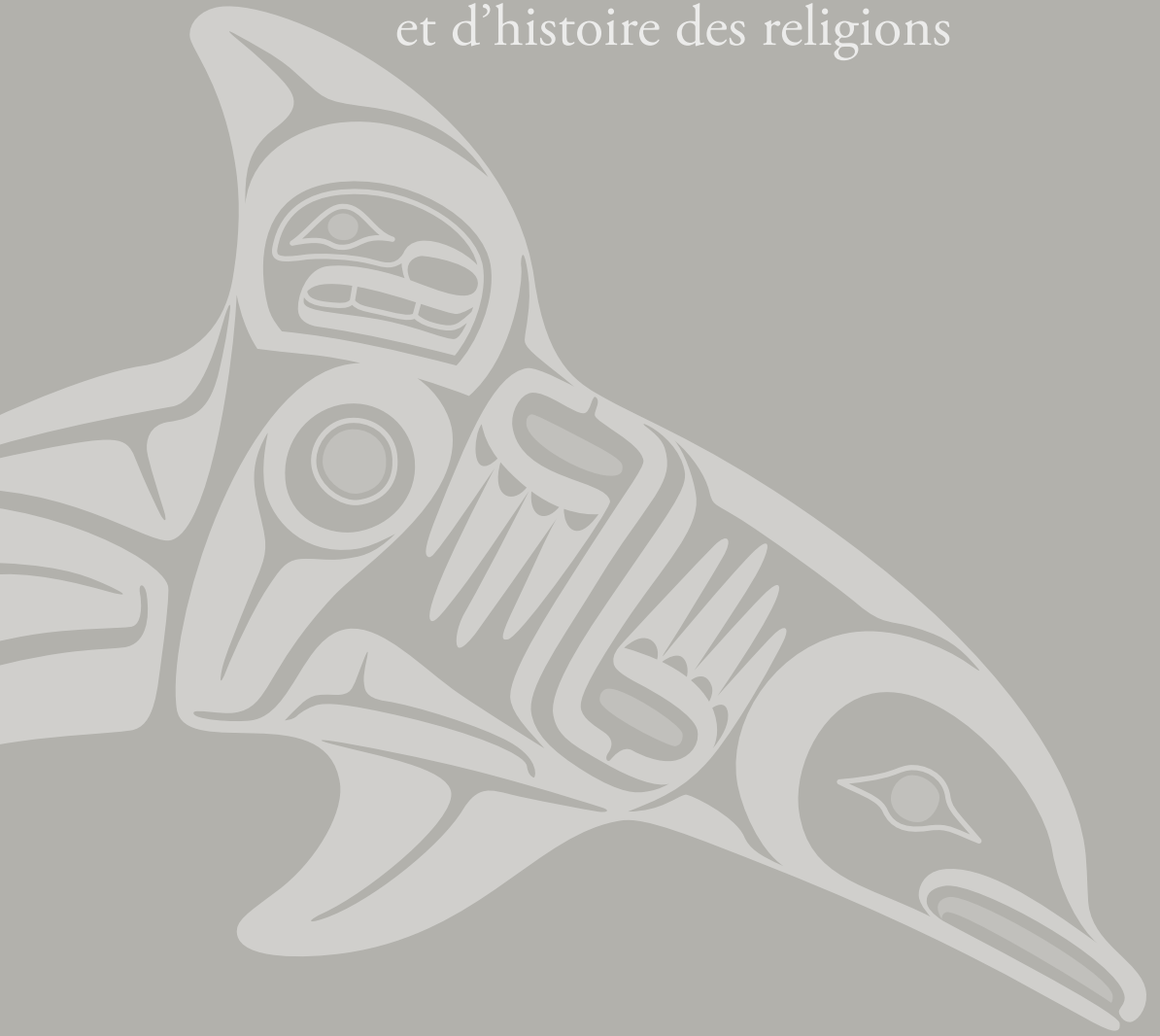


ASDIWAL

Revue genevoise d'anthropologie
et d'histoire des religions



N°17
Genève
2022

tween images and rituals. Nevertheless, the volume, like so many published conferences, «suffers» from the fact that the excellent individual contributions do not amount to a broader discussion of the main issue raised already in the title: «rituels en image – images de rituel». The decision to conclude the publication with two very interesting contributions, which, however, were focused on mostly ancient Greek written sources (Schnapp) or analyzed yet again a very specific type of material evidence, Mithraic images (Belayche), instead of offering more general concluding remarks that would have truly attempted to bring together the vast geographical and chronological perspective(s) of the volume was not – in my view – a wise choice. In addition, the repetition in almost every paper that rituals in art are not documentary or photographic me-

mentos of real rituals – an idea in which not many classical archaeologists or art historians believe anyway – limited the scope of possible (methodological, heuristic, theoretical, interpretive) problems that scholars face, when dealing with the indeed extremely interesting and multifaceted question of what exactly is the connection between rituals and rituals in art. Having noted the above, one must still point out that there is plenty to learn from and think further about in every single contribution of the volume.

IOANNIS MYLONOPOULOS
Columbia University
Department of Art History
and Archaeology
jm3193@columbia.edu

FRANCESCO MASSA, NICOLE BELAYCHE éds., *Les Philosophes et les mystères dans l'empire romain*, Liège, Presses universitaires de Liège (« Religions », vol. 11), 2021, 250 p., ISBN 978-2-87562-268-6.

105

Ce livre, issu d'un colloque organisé à la Fondation Hardt en 2017, représente un des maillons d'un ensemble de travaux récemment publiés dans le cadre de deux projets de recherche sur les cultes à mystères dans le monde grec et romain, animés par ses éditeurs, Francesco Massa et Nicole Belayche: le premier, centré sur les rapports entre les mystères grecs et romains et les mystères chrétiens, mené à l'Université de Genève (2015-2018), a été financé par le Fonds national suisse de la recherche; l'autre, orienté par les acteurs spécialisés des cultes à mystères (2014-2018), a été porté par l'équipe parisienne d'« Anthropologie et histoire des mondes antiques ».

Cet ensemble de travaux est structuré par cinq problématiques: les discours visuels (images dionysiaques, éleusiniennes, mithriaques, isiaques, etc.) comme source sur les rituels mystériques, complémentaire par rapport à la documentation textuelle (NICOLE

BELAYCHE, FRANCESCO MASSA éd., *Mystery Cults in Visual Representations in Graeco-Roman Antiquity*, Leyde-Boston, E. J. Brill, 2021); la place des cultes à mystères dans la littérature polémique chrétienne (FRANCESCO MASSA éd., *Mystery Cults and Heresies in the Roman Empire: Polemics, Identities and Interactions = Religion in the Roman Empire 4/2*, 2018); les cultes à mystères dans les sources latines, littéraires et épigraphiques (FRANCESCO MASSA, DAMIEN NELIS éd., *Mystery Cults in Latin Texts = Mnemosyne 75/4*, 2022); la relation entre cultes à mystères et philosophie (le thème du présent livre); enfin, un dernier colloque a été consacré à la question de l'existence d'un « tournant » dans l'utilisation des références aux mystères au II^e siècle de notre ère (NICOLE BELAYCHE, FRANCESCO MASSA, PHILIPPE HOFFMANN éd., *Les Mystères au II^e siècle de notre ère: un tournant*, Turnhout, Brepols, 2021). Cet ensemble de travaux renouvelle de manière si-

gnificative notre manière de comprendre et de manier la catégorie des « cultes à mystères », désignant une série remarquablement diverse de cultes dans le monde grec et romain.

Dans ce contexte, le présent livre occupe une place à part car, de toutes les productions littéraires de l'Antiquité, les textes philosophiques sont les seules qui fournissent une réflexion sur le rituel des cultes à mystères, en établissant des relations entre ce rituel et la démarche philosophique. Trois questions principales font l'objet de ce livre : l'impact de l'historiographie moderne sur la manière de comprendre les rapports entre cultes à mystères et philosophie ; si et dans quelle mesure le discours philosophique a été nourri par le lexique mystérieux et par les rituels des cultes à mystères ; enfin, les influences que les réflexions philosophiques ont pu exercer sur les pratiques rituelles.

La question du poids de l'historiographie dans la recherche moderne sur les mystères est abordée par Pierre Vesperiini (p. 29-58). L'auteur souligne le caractère civique et festif des cultes à mystères et leur qualité de transmetteurs d'un savoir théologique, et cherche à montrer que ces cultes se situaient à l'époque classique sur le même plan que l'activité des écoles philosophiques, dont il met en relief la dimension religieuse, ce qui lui permet de parler d'une « confluence pragmatique » entre les deux formes de *sophia*. Il pense ainsi pouvoir identifier un « sens majoritaire » de ces cultes, qui seraient essentiellement des « fêtes s'accompagnant de la transmission d'un savoir secret » (p. 43), définition qui se veut à l'antipode d'une approche « individualiste » et « mystique » des mystères. La dimension civique n'est pourtant pas, me semble-t-il, incompatible avec une perspective individuelle, personnelle, sur la religiosité mystérieuse, dimension bien présente dans les sources antiques, lesquelles évoquent la transformation et le changement de statut qui affectent à la fois la vie de l'initié dans le monde d'ici-bas et son sort *post-mortem* (l'auteur cite d'ailleurs

des témoignages allant dans ce sens, comme ceux, bien connus, de Pindare et de l'*Hymne homérique à Déméter*). En ce qui concerne en particulier l'incapacité de la recherche actuelle à comprendre les aspects religieux de la philosophie antique (p. 50-58), l'auteur a sans doute raison si l'on se réfère à des tendances générales de la recherche moderne ; il y a toutefois une certaine forme d'exagération dans cette analyse, qui semble ignorer toute une série de recherches réalisées dans les dernières décennies (John Dillon, Daniel Babut, Henri Dominique Saffrey, Philippe Hoffmann et d'autres), qui ont approfondi précisément des aspects religieux de la philosophie antique. Mes propres travaux, depuis une dizaine d'années, tentent précisément d'approfondir la dimension religieuse de la pensée philosophique antique d'expression platonicienne, de Platon à la fin de l'Antiquité (mon dernier livre, sur les théories de la divination, est paru dans une collection intitulée précisément « Ancient Religion and Philosophy »). Je pense donc qu'il y a lieu de nuancer ce propos.

La deuxième partie du livre, consacrée à la présence du lexique et des rituels mystérieux dans les textes philosophiques, réunit trois contributions hétérogènes du point de vue à la fois thématique et méthodologique, et l'on peut regretter que deux communications présentées au colloque de la Fondation Hardt, portant respectivement sur le lexique mystérieux chez Philon d'Alexandrie (René Bloch) et sur le rapport des Pythagoriciens aux mystères (Constantin Macris), n'aient pas pu être publiées dans ce recueil, car elles auraient complété utilement ces trois études.

Fabienne Jourdan (p. 59-89) étudie le fragment 1dP (= 10F) du traité Περὶ τὰ γὰ θοῦ de Numénius, qui présente un savoir religieux globalisé établissant un rapport entre la pensée grecque (Pythagore, Platon) et les traditions religieuses de l'Orient (Brahmanes, Juifs, Mages, Égyptiens). Elle montre que la présence du terme τελεταὶ n'autorise pas l'hypothèse d'une allusion à des initiations ou

à des mystères orientaux, hypothèse qui réclamait la présence de Numénius dans cette section de l'ouvrage. Les sages orientales évoquées dans ce fragment sont déjà platonisées et pythagorisées à l'époque du philosophe et jouent le rôle d'une source d'autorité; ce processus anticipe, comme le souligne Fabienne Jourdan, la « fusion des représentations philosophiques et des traditions philosophico-religieuses » dans le néoplatonisme tardif, examiné dans la dernière partie du livre.

Les *Oracles chaldaïques* sont également censés avoir partie liée avec les mystères. Dans son enquête (p. 91-126), Helmut Seng montre pourtant que le lexique mystérieux est faiblement représenté (une seule occurrence), tandis que le rôle du silence et du secret, caractéristique des cultes à mystères, est en revanche bien attesté. À ce titre les *Oracles* semblent correspondre, comme l'indiquent les éditeurs de l'ouvrage (p. 19), au contexte de la « mystérisation » du II^e siècle, étudié dans le livre paru en 2021.

Enfin, une seconde contribution de Pierre Vesperini (p. 127-147) clôt cette section de l'ouvrage en approfondissant la question, déjà avancée dans son étude précédente, des « confluences » et des « concurrences » entre philosophie et cultes à mystères. L'auteur n'a pas raison lorsqu'il estime que, « dans l'historiographie actuelle, la seule période où "philosophie" et cultes à mystères sont censés se rejoindre, c'est la fin de l'Antiquité » (p. 127); des études plus ou moins récentes ont exami-

né en effet la variété de ces rapports dans la philosophie grecque et latine avant l'Antiquité tardive¹. En revanche, la conclusion selon laquelle la relation entre philosophie et cultes à mystères remonte à l'époque des écoles athéniennes de philosophie est très juste, en particulier l'affirmation que, « par leurs rituels, l'idéal de devenir-dieu, leurs *theologiai*, mais aussi par l'idée qu'elles se faisaient de la connaissance », ces écoles « partageaient un terrain commun avec les cultes à mystères » (p. 145).

La dernière section du livre, traitant des influences du discours philosophique sur la pratique religieuse, s'ouvre avec une étude portant sur l'arrière-plan philosophique de l'*Hymne orphique* 61 et sa réception (p. 149-169). Daniela Bonanno met ainsi en évidence la présence de Platon et de la tradition sapientiale grecque dans la composition de l'*Hymne* et dans sa réception. Dominique Jaillard (p. 171-191) s'interroge sur les pratiques cultuelles de Proclus dans l'Athènes du V^e siècle, telles qu'elles se reflètent dans la « biographie » de Marinus, et sur le sens de la conjonction entre cultes à mystères et pratique de la philosophie que manifeste une formule célèbre de Marinus, selon laquelle « le philosophe doit être universellement le hiérophante du monde entier »².

Au terme de ce parcours chronologique, Philippe Hoffmann s'attache au rapport entre le néoplatonisme tardif et les mystères (p. 193-203) en soulignant tout d'abord

1 Voir par exemple HEINRICH DÖRRIE, « Mysterien (in Kult und Religion) und Philosophie », in MAARTEN J. VERMASEREN éd., *Die orientalischen Religionen im Römerreich*, Leyde, E. J. Brill, 1981, p. 341-362; LUC BRISSON, *Introduction à la philosophie du mythe*, I, *Sauver les mythes*, Paris, Vrin, 1996, notamment p. 88-100; GEERT ROSKAM, « "And a great silence filled the temple..." Plutarch on the Connections between Mystery Cults and Philosophy », in AURELIO PÉREZ JIMÉNEZ, FRANCESC CASADESÚS BORDOY éd., *Estudios sobre Plutarco: misticismo y religiones mistericas en la obra de Plutarco*, Actas del VII simposio español sobre Plutarco (Palma de Majorque, 2-4 novembre 2000), Madrid-Málaga, 2001, p. 221-232.

2 Dominique Jaillard insiste sur la dimension rituelle de la pratique religieuse de Proclus, mais celle-ci n'exclut pas nécessairement une lecture théologique de cette formule (le philosophe comme hiérophante qui révèle des vérités théologiques); voir dans ce sens MENAHEM LUZ, « Oracles and Revelations as a Philosophical Mannerism », in ALAIN LE BOULLUEC, LUCIANA SOARES SANTOPRETE, ANDREI TIMOTIN éd., *Exégèse, révélation et formation des dogmes dans l'Antiquité tardive*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes (« EAA », 208), 2020, p. 37-43, qui montre que Proclus lui-même n'utilise que trois fois le terme « hiérophante » dans son œuvre et jamais dans un sens rituel (p. 39) et que, même dans la perspective de Marinus, cette formule a des connotations à la fois rituelles et philosophiques.

les origines platoniciennes de ce rapprochement – notamment, le discours de Diotime dans *Le Banquet* et le mythe du *Phèdre* – et la dimension identitaire de l'appropriation par les derniers philosophes païens de l'héritage éleusinien: «il ne fait guère de doute que leur évocation renforçait aussi l'affirmation d'une tradition platonicienne comme vecteur de l'hellénisme» (p. 193). Le néoplatonisme post-plotinien, en tant qu'effet de la sacralisation des écrits de Platon, développe une conception de la philosophie comme révélation et «mystère», discours philosophique et pratique religieuse s'entremêlant ainsi intimement. Philippe Hoffmann cite et commente un texte fondamental pour cette problématique, la préface de la *Théologie platonicienne* de Proclus, où la philosophie platonicienne est explicitement identifiée à une révélation mystérique. Le cursus d'études néoplatonicien et l'activité exégétique elle-même étaient ainsi conçus sous la forme d'un cheminement analogue aux rituels qui caractérisent les cultes à mystères, d'où l'idée, déployée dans la *Théologie platonicienne*, de faire correspondre les

étapes de l'initiation éleusinienne aux différentes divinités de la hiérarchie théologique néoplatonicienne.

Tout en regrettant que certaines époques (par exemple, l'époque impériale) et courants philosophiques (tels que le médio-platonisme, le stoïcisme, le néo-pythagorisme) soient très peu représentés dans ce livre – mais le médio-platonisme et le stoïcisme sont bien présents dans *Les Mystères au I^{er} siècle de notre ère: un tournant*³ –, on peut conclure qu'il s'agit d'un ensemble d'études très suggestif, qui explore les rapports entre philosophie et cultes à mystères dans des directions nouvelles, fondées sur une solide réflexion méthodologique et historiographique. Ce livre devrait être lu en compagnie du volume paru en 2021, qui accorde une place importante à la question du rapport entre philosophie et cultes à mystères, les deux ouvrages s'éclairant ainsi mutuellement.

ANDREI TIMOTIN
EPHE-PSL, Paris
andrei.timotin@ephe.psl.eu

108

DAVID G. ROBERTSON, *Gnosticism and the History of Religions*, Londres, Bloomsbury, 2021, viii+230 pages, ISBN 9781350137691.

Comment définir le gnosticisme? La question taraude les esprits depuis des décennies, sans qu'un consensus ait pu être atteint. Dans le présent ouvrage, David G. Robertson expose une cause du problème: jetant un regard critique sur la recherche récente, depuis le XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, il s'élève contre le gnosticisme conçu comme un phénomène *sui generis* et transhistorique. Pour citer Robertson: «dans les études religieuses contemporaines, le gnosticisme est devenu un mot de passe (*a dog whistle*) pour une approche phénoménologique au mieux

essentialiste et crypto-théologique et au pire ouvertement anti-scientifique» (p. 7). Dans cette optique, l'auteur ne cherche pas à définir le gnosticisme, mais à mettre en lumière comment d'autres l'ont fait. Son ouvrage retrace en ce sens l'histoire du concept dans le domaine des sciences des religions, tout en montrant comment les théories élaborées jadis perdurent encore aujourd'hui.

Le chapitre 1 traite d'Irénée de Lyon et du théologien Henry More, l'inventeur du terme «gnosticisme», avant de se déplacer vers Baur, Harnack et Reitzenstein, pour qui

3 Voir notamment dans cet ouvrage les contributions de Mauro Bonazzi, Andrei Timotin et Jordi Pià-Comella, ainsi que les conclusions de Philippe Hoffmann.